

Jean-Frédéric Nardin et le réveil de l'Église

Jean-Frédéric Nardin n'est pas une personnalité très connue, et son œuvre, apparemment, n'a pas marqué l'histoire de la théologie. Et pourtant... « Le prédicateur évangélique », recueil de soixante-cinq de ses sermons sur tous les dimanches et les fêtes de l'année ecclésiastique, édités pour la première fois en 1735¹ et pour la sixième fois en 1910², ont été répartis par milliers d'exemplaires dans toutes les régions francophones d'Europe touchées par le réveil. Toutes les vieilles familles du pays de Montbéliard, où Nardin a vécu entre 1687 et 1728, le possédaient. Ami Bost, le vaillant prédicateur et écrivain du réveil de Genève au début du XIX^e siècle en faisait « la joie et l'allégresse de son cœur »³. À la même époque, Félix Neff le considérait comme le seul ouvrage vraiment important à posséder après la Bible, et ces sermons comme « les seuls vraiment évangéliques en langue française »⁴. Avec les

1. *Sermons édifiants sur tous les dimanches de l'année*, avec quelques autres prédications de préparation à la S. Cène, selon l'ordre des Évangiles, Qu'on explique ordinairement dans les Églises Évangéliques : Publiés Pour l'Édification des bonnes Ames, et prononcés et laissés par écrit, Par Jean-Frédéric NARDIN, Ministre de la Parole de Dieu en la Ville de Blamont. Imprimé à Basle ; chez Jean Pistorius, MDCCXXXV, 1260 p., 1 vol. in 4°.

2. *Le prédicateur évangélique, ou Sermons pour tous les dimanches et les principales fêtes de l'année*; par Jean-Frédéric NARDIN ; Ministre du St Évangile et Pasteur de l'Église de Blamont précédés de sa Vie, par J.J. DUVERNOY, Pasteur à Montbéliard, septième édition (revue et corrigée), avec une Introduction, une Notice bibliographique, une Table des textes bibliques et une Table alphabétique des matières, par A. MAULVAULT, Pasteur, Toulouse, Société des publications morales et religieuses, 1910, 6 tomes, 460 p., 493 p., 515 p., 517 p., 423 p., 408 p. Un Supplément de 48 p. contient une Table générale et des errata, il date de 1911.

3. Ami BOST, *Visite dans la portion des Hautes-Alpes de France qui fut le champ des travaux de Félix Neff, servant d'introduction à la collection des lettres et à une nouvelle biographie de ce missionnaire*, Genève, imprimerie de Gruaz, 1841, p. 6.

4. *Lettres de Félix Neff*, missionnaire protestant en Suisse et dans les départements de l'Isère et des Hautes-Alpes, formant avec *Quelques additions*, la seule biographie complète qui ait paru sur ce prédicateur, par Ami BOST, Ministre du Saint Évangile, Genève, chez l'auteur, Paris, chez Delay, 1842, tome 1, p. 475.

cantiques moraves et le « Voyage du pèlerin » de Bunyan, les « Sermons » de Nardin conduisaient la piété de la plupart des familles isolées sur les hauts plateaux du Jura¹. C'était le cas aussi pour la Drôme au début du XX^e siècle, dans le Sud-Ouest, le Centre et le Nord de la France au siècle précédent. Comment donc des sermons écrits autour de 1720, par un obscur pasteur du Pays de Montbéliard, ont-ils pu avoir une telle résonance auprès de tant de personnes si différentes, pendant plus de deux siècles ? La réponse tient en un seul mot : le réveil. Mais pas n'importe quel réveil spirituel, celui qui a marqué les nations germanophones et luthériennes au XVII^e siècle, et dont l'Alsacien Spener est l'une des figures les plus célèbres². Ce réveil, nommé par dérision « piétiste », eut des conséquences incalculables sur toutes les Églises de la Réforme et même sur la théologie et la culture européenne dans son ensemble³, à tel point qu'on l'a parfois nommé « la seconde Réforme ». Ce réveil s'est construit et propagé au milieu de nombreuses controverses, d'ardents combats, avec des personnages hauts en couleur, des pasteurs et penseurs engagés comme Spener, des évangélistes qui bouleversèrent des nations comme Wesley, des visionnaires entrepreneurs comme Francke, des nobles « laïcs » comme le fameux comte de Zinzendorf. Un mouvement puissant qui a touché toute l'Europe et les Amériques, tant par ceux qui y militaient que par ceux qui le combattaient.

Jean-Frédéric Nardin, pasteur à Héricourt puis à Blamont dans le Pays de Montbéliard, est un témoin du « premier piétisme », se rattachant plus spécialement à Spener, avant les développements moraves, ou même de Halle avec Francke. Touché par le mouvement lors de ses études de théologie au Wurtemberg, il revient au Pays, tout bouillant des idées nouvelles. Sa prédication rencontre immédiatement un immense succès, mais aussi une violente opposition. Le trouble est tel qu'il est déposé de ses fonctions pendant quelques mois et muté à Blamont en 1718⁴. Son ministère y fut plus serein, mais ses idées toujours aussi

1. *Ibid.*, p. 131.

2. La bibliographie est immense à ce sujet. Voir un essai pour répertorier la plus grande partie des ouvrages en français (qui sont peu nombreux), et les principaux ouvrages en allemand et en anglais in « Le piétisme allemand, indications bibliographiques » *Fac Réflexion*, n° 53, 2000/4, p. 26-29.

3. Voir le texte de présentation générale à ce sujet de Marc LIENHARD : « Le piétisme allemand » in *Fac Réflexion*, n° 53, 2000/4, p. 4-25.

4. Pour les détails et les sources, voir notre thèse *Les sermons de Jean-Frédéric Nardin, pasteur montbéliardais (1687-1728), Piétisme et réveil*, thèse de doctorat nouveau régime, Faculté de théologie protestante de Strasbourg, octobre 2000, p. 67-76. Jean-Jacques DUVERNOY, un neveu de Nardin et célèbre pasteur et écrivain du pays de Montbéliard, a fait précéder la deuxième édition des Sermons datant de 1754 par une biographie de Nardin qui a été reproduite dans toutes les éditions postérieures : Jean-Jacques DUVERNOY, *La vie de monsieur Jean Frédéric Nardin, pasteur de l'Église de Blamont, Montbéliard*, chez Jaques Michel Becker, Imprimeur de S. A. S. Monseigneur le Duc de Wirtemberg, 1754, 20 p.

décapantes. Ses prédications autour de l'année 1720, rédigées à la demande de sa mère et rassemblées dans le « Prédicateur évangélique » en témoignent.

En fait, ces prédicateurs du premier piétisme se disaient « vrais luthériens ». Ils prétendaient revenir aux sources, alors que l'orthodoxie scolastique qui régnait en maître depuis le siècle précédent s'en était, selon eux, considérablement éloignée. Le « vrai Luther », pour eux, était le Luther de la découverte de la foi personnelle, de la rencontre avec le Christ, le Christ souffrant du Golgotha, le Christ *pro me*, « pour moi » selon l'expression de Luther, qui établit une relation vivante avec celui qui se confie en lui. Evidemment, le combat contre l'orthodoxie qui avait presque totalement objectivé la foi dans les textes symboliques¹ va conduire à accentuer l'aspect subjectif, avec une concentration sur l'expérience intérieure et le sentiment qui eut souvent ses dérivés. Mais l'essentiel, en cette première période du piétisme n'est pas là. L'essentiel, c'est de dénoncer le « faux christianisme » qui s'était installé dans les temples et les cœurs, et provoquer un réveil salutaire. Voyons comment Nardin l'exprime à sa façon.

1. Le vrai christianisme

L'expression « choc » et provocante de « vrai christianisme » n'est pas de Nardin, mais de Jean Arndt, un siècle auparavant² et de Philipp Jacob Spener dans ce qui constitue le manifeste du mouvement piétiste naissant : les *Pia Desideria*³. Mais il brandit cet oriflamme avec autant de vigueur que ses pères, sans modestie. Son sermon sur Tite 2.11-14 a pour titre : « Le portrait du véritable christianisme »⁴. Il revendique le vrai, le solide, le réel, tout le christianisme :

1. Rassemblés en langue française in *La foi des Églises luthériennes, Confessions et catéchismes*, textes publiés par André BIRMELÉ et Marc LIENHARD, Traductions de André JUNDT et Pierre JUNDT, avec le concours de Michel DAUTRY et Robert WOLFF, Paris, Genève, Cerf et Labor et Fides, 1991, 605 p.

2. C'est le titre de son œuvre principale *Hausbuch Vom wahren Christentum*, rédigée en quatre puis six livres entre 1606 et 1610, rééditée par K. KELBER à Neuffen en 1951. Marc LIENHARD évalue l'œuvre de ce « père » du piétisme et donne une bibliographie à son sujet dans « Ecrits d'édification dans l'espace protestant germanophone du XVI^e au XVIII^e siècle », in *La foi vécue, études d'histoire de la spiritualité*, Strasbourg, Association des Publications de la Faculté de Théologie Protestante, 1997, p. 151-172.

3. À l'origine, cet écrit n'était qu'une introduction à une réédition à la *Postille sur les Évangiles* de Jean ARNDT, rédigée en 1615-1616. Les *Pia desideria* sont maintenant accessibles en français : Philipp Jacob SPENER, *Pia desideria*, traduction de Anne-Marie LIENHARD, notes et postface de Marc LIENHARD, Paris, Arfuyen, 1990, 121 p.

4. P. 105-125 de la première édition de 1735, sermon pour la veille de Noël. Toutes les citations des Sermons seront faites à partir de cette première édition, malheureusement peu accessible, mais qui se trouve dans la plupart des grandes bibliothèques de théologie protestante. La deuxième édition, due à J. J. DUVERNOY présente un texte qui a été complètement réécrit et raccourci. C'est ce texte qui est à notre disposition dans les éditions plus récentes.

« Voici la principale et fondamentale vérité de la religion chrétienne et de tout le christianisme : que c'est par la foi vive en Jésus et en son glorieux Évangile que nous avons accès à Dieu et à sa gloire, et que nous retrouvons un chemin au bonheur duquel nous sommes déchus »¹.

Nous avons tenté de montrer dans notre thèse² que Nardin évolue dans le cadre de l'orthodoxie luthérienne. Jamais il ne met en cause la doctrine de son Église, réaffirmant l'identité Parole de Dieu-Écriture, l'équilibre trinitaire, le salut par la foi seule, le réalisme du baptême et la notion d'Église de multitude, une théologie marquée tout entière par la dualité. Mais l'effort constant pour retrouver la dimension subjective de ces doctrines le conduit à des accents particuliers et prononcés qui font quelquefois penser à des déséquilibres. Ainsi, le texte biblique fait autorité, mais il est compris à la lumière du « livre du cœur, de l'expérience »³. L'œuvre du Saint Esprit est particulièrement mise en valeur, mais un christocentrisme marqué se manifeste. Le « vrai Jésus »⁴, c'est le Jésus complet : sa personne, mais aussi ses commandements, sa vie, son temple, le « doux Jésus » qui aime le pécheur, plein de tendresse et de douceur, c'est son humanité qui rejoint la nôtre. Au sein de l'Église se distingue l'Église spirituelle, le cercle de ses enfants véritables, qu'il appelle aussi le « Jésus mystique »⁵. Le baptême fait bien entrer dans l'alliance et naître de nouveau, mais la plupart en sont déchus et doivent se repentir et passer par une nouvelle naissance.

Sans donc mettre de côté l'aspect objectif des doctrines fondamentales, Nardin, dans la ligne du piétisme du XVII^e siècle affirme que ce n'est qu'une partie du christianisme. Le vrai, le solide christianisme, est une affaire de cœur, de relation, de « connaissance » au sens biblique du terme. Il l'exprime avec clarté dans ce texte fondamental : « Et véritablement, voilà toute la Religion chrétienne, se connaître soi-même, et connaître Jésus ; se voir tel qu'on est, pauvre, misérable, nu, pécheur, perdu et damné, et absolument destitué de toute gloire et de tout moyen de subsister devant Dieu ; et ensuite connaître, embrasser et recevoir Jésus comme le Rédempteur, le Médiateur qui nous ramène à Dieu, qui nous réconcilie à lui, et qui nous délivre de la colère à venir »⁶.

1. *Sermons édifiants...* 1735, *op. cit.* (note 3), p. 687.

2. *La foi des Églises luthériennes*, *Op. cit.*, p. 300-338, « Un luthéranisme orthodoxe ? ».

3. *Ibid.*, p. 308.

4. *Ibid.*, p. 312ss.

5. *Ibid.*, p. 325, 327.

6. *Sermons...*, *op. cit.*, 5^e dimanche de Carême, *Judicare*, sur Jn 8.49-56. Les Juifs accusent Jésus, *Le combat (dans l'âme) entre Jésus (la descendance de la femme) et la descendance du serpent*. p. 486.

Le réveil, ce sera cette double connaissance dans sa réalité subjective. Sans cela il n'y a qu'un « fantôme » de christianisme.

2. Le réveil : se connaître

Se connaître, c'est prendre conscience de sa situation, de son état réel. Depuis que l'homme a été chassé du jardin d'Eden, il est coupé de Dieu et tente de retrouver le bonheur perdu. Mais il n'a à sa disposition que le monde qui l'entoure. Il passe sa vie à courir après les honneurs, les richesses, la satisfaction de ses désirs, et il ne saisit que du vide. Il est comme les disciples, juste avant la pêche miraculeuse, qui « avaient travaillé toute la nuit sans rien prendre », déçus, fatigués, épuisés. Mais il y a plus, souillures et impuretés ont gagné son cœur. Il est comme le fils de la veuve de Naïn, un cadavre que l'on « portait dehors » car il sentait mauvais, un cadavre devenu insensible, aveugle, sourd, muet¹.

Et c'est là le drame : l'inconscience sur son état. Les pécheurs notoires sont bien souvent au clair sur leur condition, eux et leur entourage. Mais c'est autre chose pour ceux que Nardin stigmatise comme de « faux chrétiens ». Ils fréquentent régulièrement les Églises, ont de la morale et des principes, peuvent réciter par cœur le catéchisme et la confession de foi. Ils se croient et on les croit chrétiens. Or, il y a contradiction entre ce qu'ils disent et ce qu'ils font, entre les apparences et la réalité. Ainsi Jésus a demandé le renoncement à soi-même, aux richesses, aux honneurs, et nous passons notre vie à les rechercher. Il a donné l'exemple de la douceur, de la souffrance patiente, de la paix, et nous, qui nous disons ses disciples, nous sommes remplis d'aigreur, de critiques, de mécontentement.

Nardin dénonce avec vigueur cet « aveuglement, cette tromperie infernale et prodigieuse, ce funeste état d'impénitence au milieu des meilleures dévotions ». Tout n'est qu'en surface, le cœur n'est point touché. « Tout leur Christianisme, leur dévotion ne se termine qu'à une culte extérieur, purement charnel, qui ne touche point l'âme, qui ne change point le cœur, qui ne leur fait point sentir les réalités puissantes de la religion chrétienne »². « Mon Dieu ! on se contente de la superficialité et de l'écorce d'un christianisme extérieur qui laisse les âmes dans l'inexpérience de ce Royaume intérieur et caché de Jésus »³.

1. Sermon très important sur le thème du réveil : 13^e dimanche après le trinité, sur Lc 10.23-37, *l'heureux rétablissement d'une âme dans son état de bonheur*, p. 979-996.

2. *Sermons...*, p. 502.

3. *Ibid.*, 1^{er} dimanche de l'Avent, l'Entrée à Jérusalem, Mt 21.1-9, p. 38.

Ce ne sont pas seulement les chrétiens formalistes et superficiels qui sont visés, mais aussi ceux qui pensent être régénérés, de bons chrétiens à qui la foi semble naturelle, même les pasteurs qui « portent et allaitent les enfants de Dieu » pour reprendre l'exclamation de la femme de l'Évangile : « Heureux le sein qui t'a porté et les mamelles qui t'ont allaité. Heureux plutôt, dit Jésus, ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent » (Lc 11.27).

Cette « fausse sécurité », ce « faux repos » est criminel, car il maintient l'âme dans la mort et l'y plonge toujours un peu plus.

Alors le réveil, c'est cette prise de conscience salutaire. Mais elle est aussi douloureuse. Ainsi l'officier royal qui implore la guérison de son fils : « Quand Dieu le frappe en ce qu'il avait de plus cher, et qu'en même temps il réveille par là sa conscience, il le remplit de douleur et d'angoisse sur sa propre misère et celle de son fils : c'est alors qu'il se souvient des choses qu'il avait vues et ouïes de Jésus... »¹. Ce sont les avertissements des serviteurs envoyés par le roi pour les noces de son fils : « C'est à cette heure du souper que Dieu envoie particulièrement ses serviteurs, qu'il réveille la conscience, qu'il donne des convictions puissantes de sa parole, par son Esprit, par ses jugements et d'autres moyens dont il se sert pour réveiller une âme, pour l'exciter, et pour l'inviter à revenir à lui par une véritable conversion : Quand par exemple, chère âme, tu sens ta conscience particulièrement agitée, inquiétée et troublée sur le fait de ton état devant Dieu, que cette conscience te reproche tes péchés d'une manière vivante et douloureuse, et que le S. Esprit te convainc que tu n'as jamais été véritablement changée et convertie, que tu es dans un état d'impénitence et de damnation, et que sur cela cet Esprit t'invite à te repentir, à quitter tes péchés... c'est alors l'heure du souper... »².

Mais le vrai réveil, ce n'est pas seulement une douloureuse prise de conscience de son état, c'est en être touché jusqu'au cœur, et cela se voit, se sent, se vit : « Un cœur touché, brisé et humilié, un effort et un désir ardent de se lever de sa mort, et de renoncer à ses péchés et à son mauvais train, et enfin un soupir du cœur, une prière sincère et une invocation sérieuse pour sa pleine délivrance sont là des marques infaillibles et en même temps inséparables de la nouvelle vie ; toute âme véritablement vivante sent son cœur ému, sent du dégoût sur son état de mort, et se lève de sa corruption, et enfin prie et invoque son Jésus de la vouloir délier et la délivrer. »³

1. *Ibid.*, p. 1143.

2. *Ibid.*, p. 783.

3. *Ibid.*

Le vrai christianisme est donc un christianisme du cœur. Commentant Tite 2.11-14, le « sommaire du christianisme », Nardin termine ainsi : « Voyez chères âmes, voilà comment la grâce travaille dans l'homme pour le faire renoncer à l'impiété. C'est par le fond ; c'est par le cœur qu'elle commence ; elle va chercher le mal dans sa source. Il serait seulement question de savoir si la grâce a ainsi jamais travaillé et agit dans vous. Certes, le Christianisme même dans sa pratique n'est pas une chose extérieure ; c'est une chose qui vient et qui ruisselle du cœur. Il faut que le cœur soit touché, changé, pénétré, et dans des dispositions nouvelles, s'il doit y avoir en l'homme un vrai christianisme, et un sincère renoncement à l'impiété, et aux convoitises mondaines. Tout ce qui ne vient pas de cette source n'est qu'hypocrisie et que fard qui ne soutient point l'épreuve au temps de la tentation. Certes, si la grâce n'agit ainsi en vous, vous ne serez jamais des chrétiens réels, et jamais vous ne pourrez renoncer, haïr, détester et détruire l'impiété. »¹

Qu'on ne se trompe pas, le « cœur », pour Nardin n'est pas qu'une question sentimentale. Certaines évolutions postérieures du piétisme morave seront accusées, à juste raison, de sentimentalisme excessif, voire de sensiblerie. Ici Nardin combat pour la réalité du vrai christianisme, celui qui va jusqu'au cœur, c'est à dire qui touche, ébranle et transforme l'être humain tout entier. La réalité, et non point un fantôme de christianisme, comme il le dit, une « fausse apparence », trompeuse et mortelle.

Prendre conscience de son état et en être douloureusement touché est indispensable pour que se produise l'étape suivante : venir à Jésus. Ce mouvement vers, cette rencontre sont essentiels dans tous les récits évangéliques : les lépreux, Bartimée, l'officier royal, le sourd-muet, la femme cananéenne, Thomas, la veuve de Naïn, le paralytique, etc. Tous rencontrent Jésus après avoir pleinement pris conscience de leur état.

3. Connaître Jésus

En effet la réalité, c'est non seulement prendre conscience de sa vraie condition, c'est aussi s'approcher de Jésus et vivre alors une rupture radicale, une conversion, une nouvelle naissance qui touche l'ensemble de la personne.

1. *Ibid.*, p. 117-118.

Mais quel Jésus rencontrer ? Pas seulement, précise Nardin, celui des confessions de foi orthodoxes, mais le « Jésus complet », c'est à dire Jésus et l'exemple de sa vie, avec ses enseignements, ses commandements, et même ses enfants (qu'il appellera le « Jésus mystique »). Rencontrer Jésus, c'est aussi rencontrer sa personne, sa douceur, sa bonté, son amour, et s'attacher à lui. La foi, c'est cet attachement, dans un élan d'amour qui permettra alors une véritable vie de disciple, l'obéissance à ses commandements, et une vie transformée. « Voilà ce que la foi fait dans un cœur, et tout cela y est produit non d'une manière violentée, et forcée, mais un cœur se tourne ainsi vers Jésus pour le suivre par amour, par inclination, et par un tendre penchant qu'il se sent pour Jésus ; quand une âme a la foi, tout ce qu'elle fait pour Jésus n'est plus contrainte, mais c'est un doux et amoureux épanchement du cœur, c'est une expression et un effort extérieur de ce qu'elle porte dans l'intérieur pour lui »¹.

Cet amour de Jésus que nous rencontrons dans la foi se manifeste tout particulièrement dans son humanité, et son humanité, c'est son humiliation. Ce qui repousse le monde, comme l'exprime si bien Ésaïe 53, ce qui fait mépriser Jésus, ses commandements, ses enfants, cette humiliation, ces épreuves, nous le rendent proche, nous le font découvrir dans son amour infini, un amour qui fera fondre le cœur du plus endurci. Nardin appelle cela « lever le voile de la croix », et le considère comme un aboutissement : « Aimer Jésus, ce n'est pas avoir quelque idée avantageuse de lui, idées qui nous aient été données par l'éducation et par la coutume ; mais c'est par la lumière du Saint Esprit et par la force de la grâce, avoir percé tout ce qui peut rendre Jésus repoussant, son Règne, ses maximes, les voiles de mépris, de croix et de souffrance qui l'entourent et avoir découvert la gloire, la félicité et le bonheur qu'il y a dans la possession de son union pour commencer par cette découverte à le désirer, à soupirer après lui, et à le chercher avec ardeur et empressement, malgré toutes les apparences méprisables avec lesquelles il paraît aux yeux de la chair et du monde. »²

Le réveil, c'est aussi cela, connaître Jésus dans sa réalité, non seulement dans ce qu'il a d'attirant, mais aussi de peu agréable, voire de repoussant, et alors s'attacher à lui par le cœur et les actes. C'est alors que nous pourrons expérimenter toute la force, toute la « réalité de la rédemption ». C'est une expression clé chez Nardin. « Aussi est-ce là le but et la fin de tous les témoignages que Dieu

1. *Ibid.*, p. 462-463.

2. *Ibid.*, p. 721.

fait rendre par ses enfants dans sa parole à Jésus ; c'est là enfin où en doivent venir toutes les âmes qui veulent avoir part au salut, il faut qu'elles viennent à Jésus, il faut qu'elles le voient, qu'elles le goûtent, et qu'elles le possèdent, il faut qu'elles soient assurées par leur expérience de ce qu'il est et de la réalité de sa rédemption. »¹

La réalité de la rédemption, c'est faire l'expérience de cette rédemption dans tous les domaines. Ainsi la vraie repentance est celle d'un cœur touché qui a vraiment faim et soif du salut. Expérimenter la justification, c'est vivre les états d'âme du péager au fond de la synagogue qui se frappe la poitrine en reconnaissant sa misère. La nouvelle naissance, cela se voit, s'entend, se vit, comme la naissance physique, dans la souffrance et la joie. La sanctification aussi. La vraie prière naît d'une relation expérimentale avec le Père, c'est d'abord un cri plein d'angoisse et de larmes, puis un cri de confiance rempli d'affection.

4. Conclusion : cœur, expérience, réalité, et vérité

Les mots de « cœur », de « réalité », d'« expérience » reviennent donc sans cesse sous la plume de Nardin. Ils s'inscrivent dans une dialectique constante entre des extrêmes qui s'opposent de façon irréductible : extérieur-intérieur, écorce-cœur, apparence-réalité, surface-profondeur, faux-vrai. Il n'y a pas là de théologie toute en nuance, fluidité, finesses subtiles ! Le réveil, ce sont ces dévoilements tranchés qui permettent alors le passage salutaire de l'un à l'autre. La prédication « revivaliste » de Nardin est tout entière marquée de cette démarche. L'analyse rhétorique le met en évidence : figures de style, arguments, structures, lieux, tout va dans le même sens. La forme, non seulement rejoint le fond, mais fusionne avec lui de façon à constituer un tissu harmonieux². Mais si ces oppositions fortes caractérisent l'ensemble, ce n'est pas pour le plaisir d'une dialectique qui est une fin en soi, ou les délices du paradoxe. Bien au contraire, c'est pour dénoncer une funeste erreur et forcer le passage vers la vérité. Et ce passage, qui s'identifie au réveil, c'est la découverte, enfin, de la réalité. Mais quelquefois cette réalité en vient à s'identifier avec la vérité, elle devient un critère qui juge de la vérité, de ce qu'on professe de la bouche.

1. *Ibid.*, p. 70.

2. Ce que nous avons essayé de montrer dans notre thèse. Ainsi, l'analyse rhétorique non seulement prépare l'analyse théologique, mais la fonde, mettant en évidence autant d'éléments objectifs qui permettront à l'analyse théologique de ne pas trop s'égarer dans le subjectivisme.

Nous terminerons par deux remarques. Ce « réalisme » de la théologie de Nardin semble bien rappeler celui de la théologie luthérienne, notamment à propos des sacrements. En rester aux symboles, c'est rester en surface. La réalité est au cœur de l'événement, où se produit ce qu'il signifie : la nouvelle naissance pour le baptême, la communion au Christ réel dans la cène. La fameuse doctrine de la « communication des idiomes » ne va-t-elle pas aussi dans le sens d'une revendication du Christ tout entier, donc du « vrai » Christ, présent dans les espèces ? Nardin revendique aussi ce réalisme, mais à propos de la foi, de l'expérience chrétienne : rencontrer, « posséder » le vrai Jésus, vivre pleinement la puissance de la rédemption dans tous les aspects de sa personne et de sa vie.

Le réveil, c'est cela. Et il est bon d'insister sur cette réalité de l'expérience, sur un christianisme qui ne se contente pas de toucher, même profondément, l'intellect ou la socialisation, mais qui s'intègre aussi au plus profond de l'être humain : sentiments, volonté, vie quotidienne : le cœur de la personne. Mais que la découverte de ce réalisme ne s'érige pas en vérité autonome, que l'expérience existentielle, quelle qu'elle soit, ne devienne pas une norme qui fera tout plier devant elle : exégèse, réflexion théologique, éthique et... prédication. C'est un danger dont il faut être conscient et se garder, tout en reconnaissant que la théologie ne se bâtit, comme elle l'a toujours fait au cours de l'histoire, qu'au sein de luttes, de prises de conscience nouvelles et d'affirmations fortes qui risquent, évidemment, le déséquilibre. Cependant, n'est-ce pas là une manifestation normale de la vie, si chère à Nardin et aux piétistes ? Et cette vie commence chaque matin par un réveil.

Bernard HUCK